

La littérature francophone belge en traduction : méthodes, pratiques et histoire

Catherine Gravet¹ & Katrien Lievois²

¹Université de Mons, Belgique

²Université d'Anvers, Belgique

(Éditrices invitées)

Belgian francophone literature in translation: methods, practice, history – *Abstract*

After demonstrating the legitimacy of studying Belgian French-speaking literature independently of French literature because it constitutes a coherent and autonomous corpus as many critics or historiographers have already argued, we consider it from the perspective of Translation Studies. Whether the translated French-speaking Belgian authors are canonized or not, they have been introduced into a wide variety of languages and cultures, depending on the period, context and literary genres in particular. A translator's interest in those authors is sometimes personal, even emotional, and sometimes commercial, or even strategic from an editorial point of view. We discuss the methodological approaches that can be applied to this corpus, taking into account different theories, such as those of Even-Zohar, Heilbron and Sapiro, Casanova, Pym, Barré, Gouanvic, Latour, Venuti, Lotbinière-Harwood... Our objective is to show how vast and interesting the project is.

Keywords

Belgian francophone literature, translation, history of translation, translation studies, Belgium

Vous avez dit « littérature française » ?

Les femmes et les hommes qui écrivent naissent, vivent et meurent « quelque part » (Andrienne, 1997). Et ce lieu, ce pays ou cette région, avec ses frontières, ses paysages, ses coutumes, ses institutions, ses mentalités, son histoire, bref sa culture, qu'on la revendique ou qu'on la haïsse, qu'on la gomme ou qu'on veuille l'ignorer, *détermine* l'écriture. Hyppolite Taine établissait ce principe, certes trop dogmatiquement, pour toute espèce d'art, pour tous les agissements de l'être humain. Anne-Françoise Luc le cite pour expliquer la démarche des naturalistes : « Tous les sentiments, toutes les idées, tous les états de l'âme humaine sont des produits, ayant leurs causes et leurs lois, et tout l'avenir de l'histoire consiste dans la recherche de ces causes et de ces lois. » (Luc, 1990, p. 17). Pour ce qui est de la manière dont se nourrit l'imaginaire, Gaston Bachelard, dans *La Poétique de l'espace*, le confirme : « Notre inconscient est "logé". » (1957, p. 28). C'est, croyons-nous, le lieu de naissance ou de vie d'un écrivain qui conditionne d'abord, en grande partie, son œuvre. Le choix, tantôt évident, tantôt contraint, parfois stratégique, d'une langue, de thématiques et d'un style, mais aussi d'une maison d'édition, donnera naissance – ou non – à une œuvre, contribuera à son succès, entraînera sa diffusion, plus ou moins large.

Or considérer l'histoire des lettres *belges* plutôt que françaises ne va pas de soi. Comme le dit Marc Quaghebeur, « il y a donc un refus de prendre en compte, directement et en son nom propre, ce que nous sommes » (Dirkx & Quaghebeur, 1996-1997, p. 105) : la littérature d'escorte des ouvrages écrits par des auteurs nés en Belgique semble souvent aveugle à l'évidence et nie la détermination. Même si les écrivains¹ sont de toute évidence nés quelque part, « l'appartenance nationale cède le pas [...] à l'appartenance linguistique », c'est ce qu'écrit Joseph Hanse en 1965 (cité dans Frickx & Klinkenberg, 1980, p. 17). La littérature *belge* ne serait que « française ». Ce serait donc le choix de la langue qui primerait. Car « distinguer à tout prix des littératures nationales à l'intérieur d'une même communauté linguistique et culturelle » serait une aberration (d'après Frickx & Klinkenberg, 1980, p. 17). Mais c'est nier l'existence d'une culture belge qu'un Jean-Marie Klinkenberg (2013), entre autres, s'efforce de cerner, avec les armes de la sémiotique et de l'anthropologie. Quant au choix de la langue française, il s'impose dès le départ : les contraintes socio-historico-économiques sont telles que les bourgeois qui rédigent la Constitution de la Belgique promulguée le 7 février 1831 n'imaginent pas qu'on puisse écrire des lois, des poèmes, des romans... dans une autre langue que le français puisque le wallon et le flamand ne sont alors considérés que comme des dialectes. User de la langue française, apprise ou maternelle, pour écrire reste une évidence en Belgique jusqu'aux lendemains de la guerre 1914-1918.

En Flandre, en Wallonie, à Bruxelles ou ailleurs, écrire en français inscrit l'œuvre littéraire dans une proximité telle avec un autre lieu, Paris, dont le prestige peut écraser tout écrivain, novice ou aguerri, de ses redoutables instances de légitimation (acerbes critiques littéraires, prestigieuse collection Blanche, convoités prix Goncourt ou autres, vénérable Académie, etc.) que, dès lors, l'assimilation se révèle obligatoire ou naturelle, parfois douloureuse, pour qui entend lutter contre l'oubli ou l'inexistence.

¹ À noter que nous entendons par « écrivains » des femmes et des hommes qui écrivent principalement des romans, du théâtre, de la poésie, mais aussi des bandes dessinées ou des chansons. Non que nous estimions que les traducteurs ne sont pas des auteurs à part entière mais parce que dans le contexte de notre étude traductologique, les prendre en compte n'aurait pas de sens. Quant aux essayistes, nous ne les incluons pas sous l'étiquette « écrivains », sauf dans certains cas marginaux comme celui de Maeterlinck, cependant plus connu comme dramaturge et poète que comme auteur de *La Vie des abeilles*. C'est que l'imaginaire n'a guère sa place dans l'essai.

Bien que certains philologues n'aient cessé de démontrer que c'est dans les contrées de la Wallonie picarde que serait née la Cantilène de sainte Eulalie, premier texte en langue romane (Xe siècle), bien que les historiens attribuent parfois aux chroniqueurs hainuyers du Moyen Âge la naissance de leur science², bien que certains dix-huitiémistes reconnaissent le Prince de Ligne, seigneur de Belœil comme un écrivain belge³, l'histoire littéraire moderne opte pour des balises plus contemporaines où politique et littérature concordent, où les lettres belges ne naissent pas avant la création de l'État, en 1830. Joseph Hanse (1992) est l'un des premiers à se colleter avec ce corpus marginal⁴ et en attribue la paternité à Charles De Coster, avec son chef-d'œuvre fondateur, *La Légende d'Ulenspiegel* (1867). Mais quand Joseph Hanse défend sa thèse en 1925, l'heure n'est pas encore à l'autonomisation, c'est-à-dire l'indépendance, par rapport au champ français, du champ littéraire francophone belge. Avec Gustave Charlier, dans leur somme historique (1958), il baptisera de « françaises » les lettres belges car le primat de la langue interdit encore toute autre logique.

Faisant fi d'un nationalisme étriqué, d'un entre-soi malsain, mais aussi d'une allégeance excessive au système de valeurs français, avec son jacobinisme et ses grandes catégorisations qui marginalisent les Belges, Jean-Marie Klinkenberg (1981) et Marc Quaghebeur (1982) seront les premiers, plus ou moins militants, à briser les tabous. Ils opèrent une révolution quasiment copernicienne en cassant le moule réducteur, en dégagant les caractéristiques de cet « espace nordique de la francophonie », « entre absence et magie », de « la première des littératures francophones non françaises » (Quaghebeur, 1990, p. 17). Damien Grawez souligne l'importance de ce renouveau conceptuel des années 1980, tout en distinguant clairement les apports de Quaghebeur – son objectif serait de fonder la littérature belge en mythe – de ceux de Klinkenberg, dont la posture est jugée plus scientifique (Grawez, 1996, pp. 111 et sq.). Quelles sont les spécificités de ce que l'on a pu appeler belgité, belgeoisie ou belgitude ? Une identité en creux, « la hantise du creux et de l'absence », « une volonté de déshistoire », « une sorte de surmoi qui biaise la perception des faits » (Quaghebeur, 1998, pp. IV-V), un baroque coruscant, exacerbé et assumé, alternant avec un hypercorrectisme lutétiotropique... Ce sont les points cruciaux que les critiques s'efforcent de démontrer comme inhérents aux auteurs belges dont Quaghebeur et Spinette dressent « l'alphabet » (1982). Quaghebeur et Klinkenberg commencent ainsi à combler une lacune criante en créant « un véritable discours d'escorte sur l'articulation entre langue, histoire et travail des formes » qui prouve l'existence d'une littérature « différente » (Quaghebeur, 1995, pp. 18-19).

À la charnière du XXe siècle, toujours décalée en regard de la norme française mais enfin décomplexée – alors que l'État belge se délite de plus en plus et que les auteurs néerlandophones

² Pour Maurice Piron, les « premiers monuments de la littérature française dans nos provinces remontent aux environs de l'an 1200 ». C'est à Liège qu'il situe « les enfances de notre littérature » (Charlier & Hanse, 1958, pp. 4-5). Selon Maurice Wilmotte et Paul Rémy par exemple, Froissart, né à Valenciennes vers 1337, est d'évidence un hainuyer (id., p. 65) – mais il a sa statue à Chimay.

³ De nombreuses anthologies résument la période qui va du Moyen Âge à 1830 en l'insérant dans l'histoire de la littérature belge de langue française. Voir par exemple celle de Michel Joiret qui distingue notamment la chantefable *Aucassin et Nicolette* (XIIe siècle), le chroniqueur Jean Le Bel, le pamphlétaire Jean Lemaire de Belges (XVe siècle), le théologien Marnix de Sainte-Aldegonde (XVIe siècle), les témoignages de Jean de Marnix (XVIIe siècle) ou ceux de Charles-Joseph de Ligne (XVIIIe siècle) sans trop se soucier de littérarité (Joiret & Bernard, 1999, pp. 8-10). En 1915, Rémy de Gourmont lui-même reconnaît que « la Belgique n'est pas la terre sans tradition littéraire que l'on croit et [...] ses racines plongent au plus profond des siècles » (Gourmont, 2002, p. 44).

⁴ Ce n'est que dans les années 1960 que la célèbre anthologie Lagarde et Michard (Paris, Bordas), par exemple, intégrera dans le volume consacré au XIXe siècle un « supplément » comprenant quelques extraits d'auteurs belges.

connaissent la consécration⁵ –, la littérature s'affirmera *belge*, avant que d'être « francophone » ou « de langue française », dans les recherches historiographiques publiées à partir de 2000. Leurs auteurs justifient longuement leur choix : lettres ou littérature, littérature au pluriel ou au singulier, francophone ou de langue française, et encore, littérarité relative selon les genres. Les frontières sont mouvantes, le questionnement, encore provoquant puisqu'il balaie les canons académiques, se révèle extrêmement fécond.

Mais à peine reconnue, même pas toujours admise dans cette ère du soupçon généralisé, l'autonomie, l'indépendance littéraire est déjà contestée : la littérature-monde s'impose comme la nouvelle modernité quand quelques auteurs français se mettent à croire que « la littérature française ne se rédui[...]t pas à la contemplation narcissique et desséchante de son propre rétrécissement », et semblent constater, émerveillés, « l'émergence d'une littérature de langue française détachée de la nation [...], libre désormais de tout pouvoir autre que celui de la poésie et de l'imaginaire, et n'ayant pour frontières que celles de l'esprit⁶. » (Le Bris & Rouaud, 2007, p. couv. 4). Utopie pourtant que cette prétendue liberté que revendiquaient déjà les symbolistes belges en envahissant les scènes parisiennes un siècle et quelques décennies plus tôt. Comme est fantasmatique la revendication d'une littérature française cohérente, capable de donner naissance à des œuvres aussi disparates que celles de François Rabelais et Alain Robbe-Grillet ; de François Villon, Voltaire ou Boris Vian ; de Stéphane Mallarmé, Jean Giono, Michel Tournier ou Laurent Mauvignier pour rester dans une période plus circonscrite... Damien Grawez s'insurge d'ailleurs contre la position de l'académicien Paul Delsemme (1995), qui « rejet[te] [...] l'adjonction du qualificatif "belge" au substantif "littérature" », car il estime que les « études belges » jouissent d'un énorme potentiel de recherches ou de « réflexions culturalistes », interdisciplinaires, passionnantes et résolument modernes (Grawez, 1996, p. 134).

Quoi qu'il en soit, un auteur belge est a priori un écrivain né en Belgique, qui y a vécu, y a étudié (Burniaux & Frickx, 1980; Frickx & Klinkenberg, 1980; Klinkenberg, 1981; Quaghebeur, 1998), et, par convention, l'histoire littéraire belge commence en 1830, balise réaliste à laquelle se sont ralliés de nombreux spécialistes (par exemple Berg & Halen, 2000; Bertrand, Biron, Denis & Grutman, 2003). L'adjectif « francophone » est privilégié pour éviter toute confusion entre les différentes acceptions de « français » et pour insérer la réflexion dans le grand courant actuel de reconnaissance des lettres issues d'auteurs qui écrivent en français en dehors de l'Hexagone. Il n'est cependant pas dépourvu de connotations négatives. Alain Mabanckou, écrivain congolais, souligne ainsi l'allusion politique implicite à la colonisation française, vivement contestée, que contient le mot : « La francophonie, oui, le ghetto : non ! » (2006).

Comme le rappelle Dominique Maingueneau, le créateur doit « élaborer sa paratopie », mais c'est aussi la « modalité singulière du ne-pas-trouver-sa-place qui permet de faire œuvre », car « l'entreprise [est] foncièrement incertaine » (Maingueneau, 2016, p. 5). Le discours sur les lettres belges gagnerait peut-être à envisager leur créativité sous cet angle : n'est-ce pas justement cette sensation d'être assis entre deux chaises qui donne des ailes aux écrivains belges ?

Si les détracteurs du concept même de littérature belge autonome ou indépendante viennent d'abord de l'intérieur, que dire de la perception à l'étranger ? Que la France, dominante, tente de conserver sa suprématie en instaurant de nouveaux critères pour légitimer ce qui

⁵ Hugo Claus par exemple est cité plusieurs fois pour le prix Nobel : *Het verdriet van België*, paru en 1983, qu'Alain Van Cruyten a traduit par *Le Chagrin des Belges* en 1985, a fait le tour du monde.

⁶ Même s'il apparaît clairement que ni Le Bris ni Rouaud ne songent à autre chose qu'à la littérature issue des anciennes colonies françaises : ils ignorent l'éventuelle modernité hybride des littératures européennes en langue française (Le Bris & Rouaud, 2007, pp. 7-22; 23-53).

se produit près de son centre ou au-delà des océans, semble une évidence. Mais qu'en est-il des pays européens où la connaissance des œuvres dépend d'une variable supplémentaire, la traduction ? La plupart ne découvrent-ils pas la littérature belge *par hasard* (Dozo & Provenzano, 2010), en l'assimilant à sa « grande sœur » française ? Grâce, entre autres, à des amitiés entre intellectuels, qui se nouent et se dénouent ? Par le truchement de médias, qui mettront quelque temps à s'internationaliser entre 1830 et 2020 ?

Les cas de la réception dans le monde germanophone⁷ d'un Verhaeren, traduit par Stefan Zweig, ou d'un Maeterlinck, prix Nobel de littérature, commencent, aujourd'hui, à être bien documentés. Il n'en va cependant pas de même pour l'ensemble de l'Europe. En l'absence d'une politique institutionnelle cohérente et durable qui favoriserait la diffusion d'une littérature patrimoniale, en raison d'un manque de visibilité quasiment ontologique, l'initiative de la découverte en est laissée aux coups de cœur ou aux perspectives commerciales que suscite telle ou telle œuvre en particulier.

Il n'est pas impossible que les évaluations d'un abbé Hanlet aient eu une influence sur l'intérêt que l'on porta aux auteurs belges, en particulier dans le monde catholique. En effet, c'est en 1946 que Camille Hanlet publie une somme, intitulée *Les écrivains belges contemporains de langue française*, où il passe en revue ce qui s'est publié depuis 1800. Et surtout, il attribue une « cote morale » aux livres, principalement aux romans. Si elles en ont eu connaissance, les maisons d'édition, italiennes ou espagnoles par exemple, ont-elles transgressé ces diktats ? Notamment les trois premières cotes, « 1 = à proscrire en vertu de la foi ou de la morale chrétienne ; 2 = dangereux et très réservé ; 3 = réservé aux personnes formées et averties ». Ou se sont-elles rabattues sur les ouvrages marqués d'un 4 (« = pour les lecteurs âgés de 16 ans ») ou d'un 5 (« = pour tous »), voire d'un 6 (« = pour les enfants ») pour en publier des traductions ? (Hanlet, 1946, p. 11) L'hypothèse est à vérifier.

Un corpus riche qui permet des approches méthodologiques variées

Telle que nous venons de la définir, la littérature belge francophone forme donc un corpus de textes littéraires – encore que la question de la littérarité puisse être discutée : la bande dessinée, la chanson, la paralittérature ne méritent pas pour tout le monde de faire partie de l'histoire des lettres belges francophones – ce qui veut dire qu'elle constitue un objet d'étude plutôt qu'une problématique spécifique des sciences de la traduction.

Or, cet ensemble d'œuvres, pour disparate et polémique qu'il est, présente un intérêt indéniable parce qu'il est particulièrement propice à la mise en perspective de plusieurs domaines et méthodologies de la traductologie. La période étudiée s'étendant sur plus d'un siècle et demi, le nombre de romanciers, de dramaturges et de poètes est élevé. Certains textes ont déjà fait l'objet de retraductions. Avec un corpus si riche, l'analyse de la traduction comme moyen de réception et de transfert culturel peut s'envisager dans une perspective historique. Cette approche permet de suivre l'évolution des normes traductives et de repérer l'importance des différents enjeux de la traduction, dont les critères varient dans le temps, aussi bien dans sa pratique qu'en théorie.

Quelques études de cas avaient déjà été récoltées en 2016, à l'époque où Béatrice Costa et Catherine Gravet avaient commencé à cerner « la réflexion sur les liens qui sous-tendent les relations entre littérature belge et œuvres traduites. » (2016, p. 5). En s'attachant à retracer la diffusion des lettres francophones de Belgique par le biais de la traduction, il s'agissait

⁷ Voir par exemple l'article de Lieven Tack et Stefania Marzo, « La circulation européenne des lettres belges », seule contribution de la somme où il s'inscrit à envisager la question de la traduction (Bertrand, Biron, Denis & Grutman, 2003, pp. 239-247).

d'envisager deux types d'approche complémentaires. Le but était d'une part de dresser des portraits d'écrivains-traducteurs en cherchant à savoir ce qui les avait menés à la traduction d'auteurs *belges* précisément, quelles étaient leurs méthodes, s'il était possible de dégager une « poétique du traduire », etc. Et d'autre part, de montrer la portée culturelle de la traduction en situant les textes dans le contexte général des phénomènes de transfert culturel. Onze études, de Charles De Coster en italien, à Philippe Geluck en anglais, avaient en tous les cas montré la richesse, la variété, l'intérêt de cette initiative.

L'intérêt des traductologues se porte souvent sur des auteurs et des textes canonisés, bien que les cas d'étude soient souvent complexes (Dirkx, 1993). En 1868 paraît l'œuvre que Camille Lemonnier qualifiera de « bible flamande », que Joseph Hanse identifiera comme le véritable acte de naissance de la littérature belge francophone : *La Légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandre et ailleurs* de Charles De Coster. Ce texte sera « traduit dans toutes les langues » (Trousson, 1983, p. 55), et même, traduit à plusieurs reprises (Bedabida, 1934; D'Hulst, 1999; Trousson, 1999; Bastiaensen, 2016; Fratta, 2019).

Il n'est pas étonnant non plus que Maurice Maeterlinck, Flamand francophone, seul lauréat belge du prix littéraire le plus prestigieux⁸, ait déjà fait l'objet de plusieurs études de réception et de traduction : aux Pays-Bas (Leijnse, 1995), en Allemagne ou en allemand (Palleske, 1938; Roland, 2012), en Espagne (de la Dehesa, 1971; Simon-Pierret & Ynduráin, 1983; Vauthier, 2012), en Italie (Renard, 1956, 1959), en Pologne (Vandenborre, 2012), en Turquie (Anamur, 2012), en Grèce (Tsoutsoura, 2012), en Roumanie (Ciopraga, 2012), pour n'en citer que quelques-unes.

Outre l'auteur de *l'Oiseau bleu*, d'autres représentants du symbolisme belge ont été traduits et étudiés dans la perspective traductologique qui nous occupe (Nachtergaele, 1992; Dessy, 2014; Llanas & Pinyol, 2014) : avant tout Émile Verhaeren (Niedokos, 2017; Émond, 1990; Blankoff, 1999; Gullentops, 1999; Marx, 2001; Costa, 2016; Dessy, 2017; Roland, 2017; Castilleja, 2018), mais également Georges Rodenbach (Enache, 2007) et Max Elskamp (Roe, 2000; Oliver & Curell, 2003). Sans compter d'autres symbolistes mineurs comme Albert Giraud (Tack & Marzo, 2003). Mais la liste des langues ou des méthodologies qui peuvent être mobilisées pour enrichir ce champ d'études est longue.

Ainsi les chercheurs ont-ils été intrigués par les relations privilégiées, voire passionnées, qui ont lié Émile Verhaeren et Stefan Zweig. Pourquoi le célèbre écrivain autrichien a-t-il mis de côté son œuvre personnelle pour se consacrer à la traduction de son ami poète ? Baudelaire avait procédé de même pour les contes d'Edgar Allan Poe, avec le succès que l'on connaît. Existerait-il une manière de traduire ancrée dans les affinités électives ou basée sur les « atomes crochus » ?

Les lettres belges présentent d'autres exemples de ce type de relations privilégiées. Ainsi, plusieurs œuvres de Marie Gevers (1883-1975) ont été traduites par Frans Verschoren, écrivain belge (Sint-Katelijne-Waver, 1874-Westmalle, 1951), professeur, directeur d'école dans la région d'Anvers, auteur notamment de contes pour la jeunesse. Il avait traduit *La Comtesse des Dignes* (1931), sous le titre *De Dijkgravin*, en 1934⁹, et *Paix sur les champs* (1941), sous le titre *Verzoening* en 1942. Quant au recueil dont il est l'auteur, *Zonnig leven*, il a été traduit

⁸ Le prix Nobel récompense annuellement, depuis 1901, un écrivain ayant rendu de grands services à l'humanité grâce à une œuvre littéraire qui, selon le testament du chimiste suédois Alfred Nobel, « a fait la preuve d'un puissant idéal » (Labes, 1995, p. 221).

⁹ Le roman sera retraduit en 1996 par Stefaan van den Brempt.

par... Marie Gevers : *Rayons de soleil*¹⁰. Échange de bons procédés ? Une douzaine de lettres de Verschoren adressées à Gevers ont été conservées (Bruxelles, AML, FS55 00024/0331/001-21). Elles devraient permettre de comprendre la nature de leurs relations.

Toujours dans le domaine néerlandophone et plus récemment, André Baillon s'est trouvé un traducteur et biographe exceptionnel – « extra-ordinaire » (Gnocchi, 2001) – en la personne de Frans Denissen qui se dépense sans compter pour faire connaître l'auteur du *Perce-oreille du Luxembourg*. Il a en effet (re-)traduit de nombreux textes de Baillon, en les accompagnant de réflexions traductologiques (Denissen, 1998, 1999, 2005, 2009-2010). La frontière linguistique entre les deux principales communautés de la Belgique contemporaine se franchit d'autant mieux dans ce cas que Denissen et Baillon sont flamands.

Les traductions des romans de Madeleine Bourdouxhe (1906-1996) en allemand laissent également entrevoir une sorte de connivence féminine, voire féministe dans la décision de Monika Schlitzer (née en 1956) de traduire, outre le célèbre roman adapté à l'écran en 2003, *La Femme de Gilles* (1937), *Gilles Frau* (1996), trois autres textes moins connus : *À la recherche de Marie* (1943), traduit en 1998 sous le titre *Auf der Suche nach Marie* ; *Vacances*, premier roman rédigé en 1935 et resté inédit en français devient *Vacances: Die letzten großen Ferien* en 2002 ; *Sept nouvelles* (1985), s'intitule *Wenn der Morgen dämmert* (1998). C'est Sabine Schwenk, déjà collaboratrice de la traduction de *Sept nouvelles*, qui traduit *Sous le Pont Mirabeau* (1944) : *Unterm Pont Mirabeau fließt die Seine* (1998). La féministe Susanne de Lotbinière-Harwood nous met sur la voie d'une démarche traductionnelle militante : « Comme l'écriture au féminin, dont elle est tributaire, la traduction au féminin se présente comme une activité politique visant à faire apparaître et vivre les femmes dans la langue et dans le monde. » (1982, p. 11). Sans préjuger de l'intention de Schlitzer, ni de l'existence ou non d'une « écriture au féminin », les chercheuses et les chercheurs en traductologie peuvent se poser cette question : existe-t-il une « traduction-femme », en référence à l'essai de Béatrice Didier, *L'Écriture-femme* (1981) ?

Que dire des auteurs comme Jean-Philippe Toussaint, qui tissent volontairement, consciemment, des liens étroits avec leurs traducteurs ? Plusieurs sessions du Collège des traducteurs de Seneffe, de 2003 à 2016, ont permis à l'auteur de *La vérité sur Marie* de rencontrer ses traducteurs et de discuter du sens des textes, de manière approfondie (voir vidéos, comptes rendus de séances et articles sur le site du romancier¹¹). Comment évaluer les répercussions de ces liens ?

Il faudrait sans doute mobiliser le concept de « *simpatico* » développé dans l'essai de Lawrence Venuti consacré à l'invisibilité du traducteur pour vérifier si une « sympathie » (1995, Chapitre 6), une reconnaissance mutuelle, une connivence, un lien fort entre auteur et traducteur entraîne automatiquement une série de stratégies traductives qui rendent ce traducteur transparent, voire invisible.

Le monolinguisme imposé aux Belges n'a pas toujours été un diktat politique ou un insidieux formatage psychologique. Même quand « les deux traditions littéraires de la Belgique [eurent] déjà creusé le fossé qui les sépare aujourd'hui », de nombreux intellectuels étaient bilingues (Grutman, 2015, p. 14). La littérature belge devrait offrir un terrain propice à l'étude de l'auto-traduction. Or, comme l'indiquent Rainier Grutman & Trish Van Bolderen (2014) ainsi que Frederik Verbeke (2015), peu de recherches traductologiques se sont penchées sur ce phéno-

¹⁰ La version originale et la version en français ont toutes deux été publiées à Anvers, par la maison d'édition Lodewijk Opdebeek, la première en 1912, la seconde en 1934, avec des dessins de P. Colfs.

¹¹ www.jptoussaint.com/traductions.html.

mène. C'est peut-être précisément parce que traduire n'intéresse pas les auteurs bilingues¹², un topos de l'autotraduction. Serait-ce aussi, comme l'explique Grutman, parce que, étant donné « le pouvoir d'attraction (à la fois culturel et socio-économique) du français », « les autotraducteurs belges sont toujours [...] d'origine néerlandophone » ? La liste des autotraducteurs belges, au départ néerlandophones, mais qui ont « appris la langue française à l'extérieur du foyer familial, souvent sur les bancs d'école » (p. 13) comporte différentes générations d'auteurs. Si Grutman arrive à un total de 17 auto-traducteurs belges (2017, p. 5), les plus connus parmi les francophones sont sans doute Georges Eekhoud († 1927) et Cyriel Buysse († 1932) d'abord; Jean Ray/John Flanders († 1964), Roger Avermaete († 1988), Camille Melloy († 1941) ensuite; Marnix Gijsen († 1984) et Johan Daisne († 1978) après; et plus près de nous Eric de Kuyper (° 1942), Paul Pourveur (° 1952) et Rudi Bekaert (° 1963). Plusieurs études ont déjà été consacrées à ces auteurs (e.a. Gunnesson, 2005; Meylaerts, 2011; Gonne & Vandemeulebroucke, 2014), mais le champ d'investigation mérite qu'on s'en préoccupe plus avant.

Certains auteurs belges francophones ont mis leur talent littéraire au service de collègues étrangers, qu'ils ont traduits. Nous avons déjà fait référence à Marie Gevers, Georges Eekhoud et Maurice Maeterlinck (Roland, 2013), mais il convient également de nommer Marguerite Yourcenar (Brémond, 2013; Fréris, 2013), Maurice Carême (Godart, 2013), Xavier Hanotte (Hanotte, 2010), Alain Van Crugten (Godart & Leburton, 2013), François Jacqmin (Parent, 2013), Jacques De Decker (Barboni, 2013), Liliane Wouters, etc. Leurs activités traductives ne tissent pas seulement des liens entre différents domaines culturels, mais ont également une réelle influence sur leur œuvre originale. Hanotte l'affirme explicitement :

[C]e fut mon cas en traduisant [...] Hubert Lampo [...]. Ma fréquentation de l'œuvre du romancier flamand s'est placée tout entière sous le signe quasiment schizophrénique de la re-création. À tel point qu'à ce jour, je vois en lui la plus importante « influence revendiquée » sur mes propres écrits. (2010, p. 275)

Comme l'ont montré les deux *Histoires* parues en 2000 et 2003, de nombreuses anthologies ou plusieurs essais de Klinkenberg, les Belges se sont particulièrement illustrés dans la paralittérature, notamment la bande dessinée ou la chanson (Fernández, 2015). Ces produits « populaires », devenus de première importance, sur le marché comme dans la critique, sont susceptibles d'enrichir la réflexion traductologique car les enjeux diffèrent quelque peu des autres productions. Dans les textes multimodaux, le langage verbal est accompagné d'autres formes de communication, visuelles ou auditives, et l'interaction de ces éléments, plus que leur simple juxtaposition, est génératrice de sens, de même que le public et ses attentes conditionnent des choix de traduction spécifiques. C'est en prenant en compte tous les modes sémiotiques en interrelation que pourra se développer une analyse traductologique adéquate (Low, 2008; Zanettin, 2008; Kaindl, 2010; Mateo, 2012; Gravet & Hannachi, 2016).

L'ensemble des œuvres francophones belges que les traductologues peuvent soumettre à l'analyse offre à l'évidence de nombreuses possibilités méthodologiques. Une question subsiste cependant, que nous sommes loin d'avoir résolue. Les questions traductologiques ainsi posées sont-elles typiques de la littérature belge francophone ? Et la situation, plurilingue et en périphérie de la Belgique francophone, très spécifique, elle, engendrerait-elle des questions de recherche particulières ?

¹² La Gantoise Nicole Verschoore, journaliste à *Het Laatste Nieuws*, auteure de plusieurs romans, dont le premier, *Le Maître du Bourg* (Gallimard, 1994), ne se préoccupe aucunement de s'autotraduire.

Centre et périphérie

« Centre » et « périphérie » sont en effet deux notions tôt convoquées (Klinkenberg, 1981) pour essayer de définir la spécificité de la littérature belge; elles ont partie liée à celle de légitimité. La littérature belge ne cesse en effet de se définir par rapport à celle de l'Hexagone en général et à l'instance de légitimation que constitue Paris en particulier. Klinkenberg affirme : « Toute la stratégie de la littérature de Belgique sera donc ordonnée autour d'un axe : ruser avec l'illégitimité ou, ce qui revient au même, s'attribuer de la légitimité. » (1981, p. 34) Les notions de centre et de périphérie ont d'ailleurs sous-tendu la périodisation de l'histoire de la littérature belge qui fait date, celle de Klinkenberg. Il propose en effet d'appeler la période allant de 1830 à 1920 la période centripète parce que Paris draine à lui les électrons libres, les « macaques flamboyants » ou les tenants des écoles naturaliste et symboliste les plus originaux et perçus comme exotiques. Le deuxième acte, de 1920 à 1960 (ou 1980), sera centrifuge, puisque les écrivains prendront le plus souvent le parti de gommer leurs racines.

À noter cependant que, un quart de siècle plus tard, Klinkenberg inverse sa propre terminologie : « l'opposition centripète / centrifuge est relative » précise-t-il. Les deux premières phases sont désormais :

- *Phase centrifuge* : 1830 (1856)-1920 – « littérature belge (de langue française) »
- *Phase centripète* : 1920-1960/70 – « littérature française de Belgique »

(Denis & Klinkenberg, 2005, p. 65)

Dans le recueil d'articles de Klinkenberg publié en 2010, les éditeurs, Sémir Badir et Benoît Denis, dans une posture d'hommage, ont systématiquement rectifié les termes centripète et centrifuge pour « se conformer à l'état présent de sa [celle de Klinkenberg] réflexion » (Denis & Badir, 2010, p. 11).

La phase qui suivra, à partir de 1960/70, est et restera dialectique, avec des romanciers qui assumeront leur « belgitude »¹³ ou leur « belgité » tout en visant un public universel (Klinkenberg, 1981). C'est ainsi que Paul Dirkx (2000) a pu définir la francophonie belge comme une «périphérie qui se pensait comme centre » (p. 346) d'abord et un « centre obstiné à se penser comme périphérie » (p. 348) ensuite.

Ce n'est pas seulement dans son rapport au « méridien de Greenwich littéraire » que constitue Paris (Casanova, 1999, p. 170) que le caractère périphérique de la littérature francophone belge s'établit, mais aussi dans son rapport aux genres littéraires les plus légitimés par le centre. Une des façons de ruser avec la légitimité tout en se l'attribuant a été de devenir une littérature centrale pour ce qui est des genres littéraires périphériques, tels la bande dessinée, le polar ou la littérature fantastique. Selon l'*Index translationum*¹⁴ (consulté le 01/09/2019) Georges Simenon vient à la troisième place, Hergé à la huitième, Morris à la 23^e et Peyo à la 42^e place parmi les cinquante auteurs francophones les plus traduits.

¹³ Trouvaille langagière de Claude Javeau, cette notion de « belgitude » a suscité le débat tout en constituant un catalyseur pour la littérature belge de langue française et le métadiscours qui l'accompagne plus systématiquement à partir des années 1980 (voir Almeida, 2013, p. 65).

¹⁴ L'on connaît les limites de l'*Index translationum* de l'UNESCO (www.unesco.org/xtrans/). Reste qu'il s'agit là du seul outil qu'ont à leur disposition les traductologues et dont Anatolij JA. Šajkevič a proposé une analyse générale très utile (1992), même s'il n'offre pas d'indication plus précise concernant la fiabilité et l'exhaustivité des données. Il peut donc nous servir à dégager des tendances générales, mais ne suffit pas pour des recherches plus ciblées.

C'est Itamar Even-Zohar qui, le premier dans les études de traduction, a essayé d'articuler ces différentes acceptions de centre et de périphérie en une « Polysystem Theory » (1997). Il y considère la littérature traduite comme un « genre périphérique » et estime que la traduction peut occuper une position centrale dans trois types de circonstances :

- (a) when a polysystem has not yet been crystallized, that is to say, when a literature is “young,” in the process of being established; (b) when a literature is either “peripheral” (within a large group of correlated literatures) or “weak,” or both; and (c) when there are turning points, crises, or literary vacuums in a literature.” (1997, p. 47)

Après les *Polysystem Studies* et les *Descriptive Translation Studies* de Gideon Toury (1995a), et dans le but de montrer combien la traduction accentue les rapports de force—inégaux—entre différentes langues et cultures, des chercheurs comme Johan Heilbron et Gisèle Sapiro ont mis en évidence, dans le cadre de ce qu'on appelle la sociologie de la traduction, une claire hiérarchisation des différents groupes linguistiques. À partir d'analyses quantitatives, appuyées sur l'*Index translationum*, Heilbron et Sapiro ont décrit un système mondial de la traduction selon quatre niveaux (2007, pp. 95-96). Le noyau de ce système est formé par l'anglais, la langue « hyper-centrale » à partir de laquelle sont faites plus de la moitié des traductions mondiales. Le deuxième cercle, celui des langues « centrales », comporte le français et l'allemand, qui se partagent entre 10 et 12% du marché global de la traduction, ainsi que le russe avant 1989. Les langues « semi-périphériques », dont l'espagnol, l'italien et le suédois, se partagent entre 1 et 3% de ce marché et quelque 200 autres langues « périphériques » forment respectivement les troisième et quatrième cercles de ce système. Ils affirment en effet que plus un groupe linguistique est central, plus sa part dans le nombre total de titres traduits est grande (« extraduction »), mais moins il traduira d'autres littératures (« intraduction »).

L'on relie souvent aux propositions de Heilbron et Sapiro les réflexions de Pascale Casanova (1999), même si les éléments à partir desquels ces trois chercheurs conceptualisent leur vision d'ensemble sont différents. Le « système mondial » des premiers est en effet basé sur l'unité « langue », tandis que la « république mondiale des lettres » de Casanova s'appuie sur les « littératures » et les différents types de capital dont elles bénéficient. Par ailleurs, chez Casanova, les langues et les littératures sont définies en termes binaires : « dominantes » et « dominées », et non pas selon une hiérarchie plus ou moins stable, à plusieurs niveaux. Ainsi le français, langue centrale selon Heilbron et Sapiro, peut se conceptualiser selon le modèle d'analyse de Casanova comme une langue dominée par rapport à l'anglais (langue hypercentrale), mais une langue dominante par rapport, par exemple, au grec (langue périphérique) (Casanova, 2015, pp. 20, 123).

Reste que les deux logiques d'analyse, celle de Heilbron et Sapiro et celle de Casanova, partent en effet presque toujours de l'hypothèse de la relation biunivoque entre langues, littératures et pays. Mises à part quelques exceptions, le caractère transnational de certaines langues et multiculturel de nombreux pays n'est pas pris en compte (Lievois & Bladh, 2016, p. 10). Notre corpus, la littérature belge francophone, fournit donc un domaine d'application idéal pour évaluer les hypothèses de travail de la sociologie de la traduction. D'une part, même si elle est écrite dans une langue centrale, elle est toujours largement considérée comme une littérature périphérique par rapport à la franco-française. D'autre part, la caractérisation « périphérique » peut également s'appliquer aux *genres* littéraires étudiés.

Dans le cadre de cette première question, il convient donc d'étudier de plus près les flux de traduction des différents auteurs et textes appartenant à la littérature belge francophone. Des données quantitatives sont indispensables pour dresser la carte des pérégrinations de la littérature belge, mais elles doivent être utilisées avec prudence. Comme l'écrit Anthony

Pym : « [T]exts are not cars; we are counting titles, not the numbers of physical books. » (1996, p. 171). Il faut également prendre en considération le nombre de textes sources dont on peut faire une traduction (Grutman, 2020). Simenon a en effet écrit plus de cent romans, tandis qu’Hergé n’a terminé que vingt-trois albums de *Tintin*. Pour établir la géographie des traductions, il convient également d’investiguer dans des domaines linguistiques et culturels qui se situent en dehors des voies (trop ?) souvent empruntées par les traductologues, même si certains travaux sur la littérature belge en chinois (Henry & Hoa, 2020), en hongrois (Kálai, 2020) ou en tchèque (Šotolová, 2020) ouvrent de nouvelles pistes.

Il faudrait encore établir la carte des affinités électives qui lie la littérature belge francophone aux autres domaines culturels. Suivant la méthodologie établie par Germain Barré, nous pourrions essayer de déterminer ces « relations de traductions préférentielles » (Barré, 2010), et les comparer avec la littérature franco-française ou avec les autres littératures francophones qui fleurissent sur tous les continents. Barré estime en effet que « Pour comprendre le “système-monde”, il est nécessaire de connaître les langues qui participent *le plus* à la reconnaissance de chacune des autres langues. » (p. 200). Les cultures cibles qui ouvrent leurs portes à la littérature belge sont-elles les mêmes que pour les autres aires francophones ? Les traductions en néerlandais ou en allemand, les deux autres langues nationales belges, sont-elles plus nombreuses par exemple qu’en espagnol ou en italien ? Les analyses quantitatives, non encore exhaustives, ne permettent pas de l’affirmer aujourd’hui, d’autant que les flux changent en fonction des contextes socio-historico-économiques. *L’Index translationum* (consulté le 01/09/2019) montre néanmoins que, pour Simenon, l’allemand et le néerlandais sont effectivement les langues de traduction les plus utilisées, avec l’espagnol¹⁵. Pour Hergé par contre, il n’en est rien¹⁶.

En ce qui concerne la deuxième question, celle des genres littéraires périphériques, des études traductologiques plus précises de la paralittérature, des genres ou sous-genres littéraires considérés comme typiquement belges, permettraient sans doute de répondre à ces questions : les auteurs de bandes dessinées ou de polars circulent-ils plus en dehors des frontières francophones, comme tendent à le montrer les chiffres concernant Hergé et Simenon ? Qu’en est-il de la littérature fantastique ou de la littérature de jeunesse ? Selon quelle logique expliquer le grand succès de certains romanciers belges, comme Amélie Nothomb (Behiels, 2001; Ignatieva, 2016; Malingret, 2016; Meyers, 2016) ou Jean-Philippe Toussaint (Elefante, 2016), traduits dans de très nombreuses langues ? Même s’il convient de prendre en compte les limites de cette polarité, il s’agit certainement aussi d’évaluer dans quelle mesure nous pouvons distinguer des processus de légitimation différents pour la sphère de grande diffusion et pour la sphère de production restreinte (Bourdieu, 1992).

Il est cependant un piège à éviter : le truisme ou la circularité de l’argumentation. Si l’on estime qu’une littérature centrale est en fait une littérature légitimée et qui a le pouvoir, par ses instances de légitimation, d’imposer ses jugements de valeurs aux champs littéraires dominés, et que la légitimation d’une littérature passe par la traduction, il est logique, mais peu opératoire, d’établir qu’une littérature centrale est souvent traduite. La traduction est-elle une preuve de cette légitimité ou les agents et les acteurs, qui décident que tel ou tel auteur, tel ou tel texte sera traduit, se basent-ils (peut-être trop) sur cette même légitimation dans leur culture source ?

¹⁵ C’est-à-dire : l’allemand 25,35%, l’espagnol 15,07% et le néerlandais 10,36%. Les langues qui suivent : le russe 8,68%, l’anglais 8,64% et l’italien 4,49%. Et si nous faisons le même exercice pour Alexandre Dumas, par exemple, qui vient à la deuxième place des auteurs francophones les plus traduits, nous arrivons à la série suivante : russe 34,14%, espagnol 10,69%, allemand 7,47%, chinois 6,36%, roumain 4,37% et anglais 3,90%.

¹⁶ Dans l’ordre : espagnol 17,76%, catalan 12,15%, danois 10,03%, suédois 7,82%, anglais 6,71%, portugais 6,54%.

Agents et acteurs

À la charnière du texte source et du texte cible se trouve en effet une série d'acteurs de la traduction, des individus et des institutions qui organisent les échanges culturels internationaux (Heilbron & Sapiro, 2007, p. 99). Pierre Bourdieu (2002), qui a considérablement influencé les études de traduction (e.a. Simeoni, 1998; Gouanvic, 2006; Gouanvic & Schultz, 2010), met surtout en évidence que ces agents et acteurs sont déterminés par leur position dans la société qui les entoure. Jean-Marc Gouanvic estime pour sa part que

« la traduction, bi-culturelle, ne peut s'analyser que comme une pratique mixte, métissée, hybride [...]. En traduction littéraire, la notion de champ vaut pour la littérature et non pour la traduction, et cela pour des raisons simples [...] : les traductions trouvent leur place dans les champs littéraires à côté des œuvres indigènes sans constituer des structures autonomes et spécifiques¹⁷, à part entière. » (2006, p. 125)

Il montre « comment les traducteurs [Coindreau par exemple] d'auteurs américains [Hemingway, Dos Passos...] font bouger les hiérarchies de légitimités socio-esthétiques dans le champ littéraire français. » (p. 126) Il montre également comment « ces auteurs imposent de nouvelles légitimités dans le champ littéraire français » (p. 126), et ce grâce à une réception critique élogieuse qui assure cette légitimité dans la culture d'arrivée. Personne jusqu'ici, à notre connaissance, n'a montré que les auteurs belges avaient pu faire bouger les lignes dans un champ littéraire étranger, à part peut-être Simenon en Grèce (Dimitroulia & Marcou, 2020). Nous touchons ici aux limites de l'ambitieuse interdisciplinarité traductologique : selon Gouanvic, « une étude potentiellement complète d'un champ culturel national à une époque donnée est une entreprise si considérable qu'il convient que ce soit un historien qui l'effectue avec ses outils spécifiques » (p. 126). C'est en effet qu'il faut prendre en compte, en plus des traducteurs, des traductrices, des textes et des traductions, les directeurs de maisons d'édition, les directeurs de collection, les agents littéraires, les critiques littéraires... Mais, selon nous, l'historien seul n'y parviendra pas sans les outils de la littérature, de la sociologie, de la stylistique, de la traductologie, etc.

Helène Buzelin (2005), quant à elle, insiste sur l'intérêt qu'il y a à combiner l'approche bourdieusienne avec celle qui est traditionnellement présentée comme une démarche opposée, celle de la théorie de l'acteur-réseau (aussi connue sous l'abréviation ANT, pour *Actor-Network Theory*) de Bruno Latour (2005). L'apport de l'ANT aux études de la traduction peut se définir selon deux axes importants. Tout d'abord, les acteurs étudiés dans le réseau (*network*) ne sont pas seulement humains ; il convient également de voir dans quelle mesure des actants « non-humains » faisant partie du contexte de la traduction au sens large, comme des manuscrits, des travaux de fin d'étude, des thèses, etc. peuvent l'influencer. Ensuite, Latour insiste sur le fait que l'approche ne consiste nullement à présenter le réseau étudié comme un système stable, en équilibre. Ce qui devrait avant tout interpeller les chercheurs, c'est que certains éléments (humains et non-humains) transforment le système et modifient les relations entre les différents noyaux. Étudier la traduction, c'est précisément questionner les modifications apportées à plusieurs systèmes culturels ou littéraires : les (nouveaux) textes cibles constituent en effet autant de noyaux qui s'ajoutent au réseau entourant le texte source. Et entre ces éléments que constituent l'original et la traduction, des acteurs ont rendu possible ce changement. Qu'ils soient « douaniers¹⁸ » ou « contrebandiers » (Delisle & Otis, 2016;

¹⁷ Notons qu'il existe quand même des collections chez les éditeurs, des rayons de bibliothèques ou de librairies consacrés à la littérature traduite.

¹⁸ Il faut signaler ici l'intérêt particulier que Jean Delisle porte aux personnes et aux biographies des traducteurs et des traductrices (cf. *Portraits de traducteurs*, Presses de l'Université d'Artois - Université d'Ottawa, 1999 et *Portraits de traductrices*, Presses de l'Université d'Ottawa, 2002, qui font pénétrer le lecteur dans l'intimité de ces traducteurs et traductrices)...

Roig-Sanz & Meylaerts, 2018), ces médiateurs ont, dans une certaine mesure, déstabilisé des systèmes littéraires en influençant leur relation. Selon l'*Actor-Network Theory*, plutôt que de présenter, selon des principes généraux, le produit de ce changement comme une nouvelle situation stable, il vaut mieux décrire, de façon extrêmement détaillée, le processus en constante évolution. C'est ce que Maud Gonne (2018) s'est appliquée à faire pour Georges Eekhoud. Son analyse montre de façon convaincante l'intérêt d'une approche latourienne dès lors qu'il s'agit d'étudier différentes activités de médiation, dont l'écriture et la traduction, de surcroît dans le pays plurilingue et multiculturel qu'est la Belgique.

Tous les agents de la traduction sont en effet autant de noyaux dans le réseau. Non seulement ils modifient le système dans lequel ils sont actifs, mais ils évoluent souvent à leur tour, à cause de ces modifications. Les chercheurs qui privilégient une approche sociotraductologique s'intéressent en effet avant tout au contexte de la traduction, au réseau constitué autour de l'auteur de ce nouveau texte source, et accordent donc une attention toute particulière aux médiateurs, les agents qui ont rendu possible cette traduction. Réception et traduction sont deux formes de transfert culturel qui ne vont pas nécessairement de pair, mais qu'il convient d'envisager ensemble ; elles font partie, avec d'autres phénomènes, dont la critique journalistique et universitaire, l'adaptation à d'autres genres ou médias, la réécriture, l'intertextualité, etc., du processus plus général de transfert culturel (D'hulst, 2009; Béghin & Roland, 2014).

Même si l'on se focalise sur la traduction, il convient d'étudier le réseau qui entoure le texte d'arrivée, mais également celui de l'original et de voir comment les deux interagissent, et se modifient en interagissant. Les spécialistes de la littérature belge francophone sont particulièrement conscients du fait que le domaine qui les intéresse est en constant changement. Comme nous l'avons déjà indiqué, la littérature belge a connu différentes époques pendant lesquelles sa relation de dépendance avec la littérature hexagonale s'est parfois modifiée. Depuis 1830 également, les relations qui ont pu unir la littérature belge francophone à son pendant néerlandophone ont, elles aussi, radicalement changé. On ne peut ignorer la question intra-belge (Meylaerts & Capelle, 1995; De Geest & Meylaerts, 2004; D'hulst, 2005; Meylaerts, 2005; Mus, Meylaerts & D'hulst, 2007) quand il s'agit de traiter la littérature francophone belge en traduction. Et cette problématique est bien entendu incontournable pour les auteurs flamands francophones. Paul Dirx (1995, 1997) a prouvé que les contacts de traduction entre le français et le néerlandais ont changé depuis la Seconde Guerre mondiale. C'est essentiellement à Paris et à Amsterdam que se font désormais les traductions entre ces deux langues, même quand il s'agit d'auteurs belges.

La période étudiée par Dirx va jusqu'aux années 1970, mais, depuis le début du XXI^e siècle, le paysage littéraire belge a considérablement évolué et la problématique linguistique et culturelle belge ne se limite plus au seul couple francophone-néerlandophone. Bien des textes ont rendu compte des relations complexes de la Belgique avec son ancienne colonie, le Congo belge (Gravet & Halen, 2000, pp. 541-552), et ils méritent sans aucun doute qu'on les analyse au prisme de la traduction. Ensuite, des deux côtés de la frontière linguistique belge, de « nouveaux belges », issus de l'immigration, sont apparus dans le paysage littéraire en intégrant de multiples réalités nouvelles, dans leurs thématiques comme dans leur stylistique. Parmi les francophones, on compte Nicole Malincoli, Girolamo Santocono ou Francis Tessa, d'origine italienne (Morelli, 1996); Pie Tshibanda et Charles Djungu-Simba, venus du Congo / Zaïre ; Leïla Houari, Issa Aït Belize ou Saber Assal, d'origine marocaine (Gravet, 2003a, 2003b; Barreiro, 2006; Luffin, 2011) et Kenan Görgün, d'origine turque, pour n'en nommer que quelques-uns (Gravet & Halen, 2000, pp. 552-563). Certains ont été traduits, d'autres

pas (encore), et ces traductions étudiées (e.a. Nannoni, 2016, pp. 59-81). Le groupe, jadis si important, des francophones flamands s'est fortement restreint, même si quelques voix, comme celle de Caroline De Mulder, née à Gand¹⁹, continuent à se faire entendre.

Au niveau institutionnel, à Bruxelles, des initiatives ont vu le jour, visant à réunir les différentes communautés culturelles et littéraires. La plus importante dans ce cadre est Passa Porta, la « maison internationale des littératures de Bruxelles ». Chaque année depuis 2013, le Festival Passa Porta réunit des dizaines d'écrivains de tous horizons et favorise ainsi les échanges entre lecteurs et écrivains, belges ou autres, et la diffusion de la littérature contemporaine par le biais de la traduction.

D'autres institutions qui visent à promouvoir la littérature belge existent depuis longtemps. Mais qu'il s'agisse de la création de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique en 1920 (dont le secrétaire perpétuel, depuis 2001, Jacques de De Decker, est, entre autres, traducteur), de la mise en place des services ministériels de Promotion des Lettres (dans la foulée de la réforme constitutionnelle et de la fédéralisation de 1971, longtemps dirigée par Jean-Luc Outers), de la rédaction du *Carnet et les instants*, magazine bimestriel créé vers 1978, de la fondation de la maison d'édition Actes Sud, en Arles par le romancier belge Hubert Nyssen (certes naturalisé français en 1976), ou de l'établissement des Archives et Musée de la Littérature (centre de recherche et de documentation littéraire de la Fédération Wallonie-Bruxelles, dirigé par Marc Quaghebeur jusqu'en 2019), aucune de ces institutions, publiques ou privées, ne consacre ses efforts exclusifs à la traduction de la littérature qu'elles promeuvent. Le Collège européen des traducteurs de Seneffe (longtemps dirigé par Françoise Wuilmart) fait exception puisqu'il accueille en résidence, dans un cadre prestigieux, des traducteurs littéraires du monde entier qui ont le projet de traduire une œuvre belge de langue française. Comme le journaliste Alain Lallemand le regrettait : « Fermé depuis deux ans, le Collège européen des traducteurs rouvrira-t-il en 2019 ? Pas sûr. Un projet de relance existe mais son examen se prolonge. En attendant, l'outil manque à la littérature belge francophone, une littérature qui peine à être traduite. » (2019). Le Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles et la Commission européenne qui financent l'entreprise se montrent conscients de l'importance de la traduction dans la diffusion et la promotion d'une littérature mais ne semblent pas disposés à fournir les efforts nécessaires en l'occurrence.

Le relais est parfois assuré par des centres universitaires à l'étranger. C'est le cas de celui de Bologne en Italie, de Mexico City, de Pécs en Hongrie et surtout de Cluj en Roumanie qui, non contents d'étudier et d'enseigner la littérature belge francophone, encouragent les traductions.

Les acteurs et agents qui jouent un rôle dans la diffusion de la littérature sont donc à situer dans différents réseaux et entretiennent des rapports mouvants. Mais qui sont ces hommes et ces femmes qui, par leur médiation, par leurs traductions, dans le monde entier, marquent un intérêt particulier pour les œuvres d'auteur.e.s belges francophones ? Comment ont-ils/elles été formé.e.s ? Quelles sont leurs motivations ? Quelles maisons d'édition éditent les textes belges et lesquelles accueillent leurs traductions ? À quel public les destinent-elles ? Comment choisi-t-on les textes à traduire et comment les traduit-on ? Comment présente-t-on ces traductions ? Sont-elles préfacées ? Quel est le contenu des préfaces ? Comment ces traductions sont-elles reçues ? Telles sont les questions qui peuvent nous guider.

¹⁹ Voir son roman *Calcaire* (2017), qui amalgame les deux langues de manière particulièrement originale (Prix Auguste Michot, attribué par un jury composé notamment de Jacques De Decker et Jean-Philippe Toussaint). Et Bernard Roisin, "Caroline De Mulder et la Flandre française" (interview), *L'écho*, 13 mars 2017.

Normes et glissements

Souvent, les agents et les acteurs de la traduction sont étudiés en articulant leur fonction et leur action à ce que Toury (1995b) appelle les *preliminary translational norms*, l'ensemble des valeurs partagées et constamment (re)négociées au moment de la sélection des textes à traduire. Acteurs ou agents de la traduction et normes de traduction interagissent et ces interactions se renouvellent sans cesse. Il s'agira donc moins de découvrir des lois immuables que d'analyser comment, très concrètement, les agents et les acteurs semblent (même inconsciemment) s'y soumettre et comment ils les modifient. Pourquoi traduire tel texte, tel auteur ? Les motivations varient, elles peuvent être d'ordre purement littéraire, mais s'expliquer par une infinité d'autres éléments ou évolutions, dans les deux cultures, source et cible.

Les études sociotraductologiques insistent encore sur la relation entre le degré de consécration, voire de canonisation littéraires d'une œuvre (Dubois, 1986), et la probabilité qu'elle soit traduite : d'une part une œuvre canonisée aura plus de chance d'être introduite dans d'autres cultures cibles, et de l'autre, le fait qu'une œuvre soit traduite participe également de sa consécration. Mais pour notre corpus, la canonisation concerne-t-elle la façon dont l'œuvre est perçue à Bruxelles ou plutôt à Paris ?

L'on peut formuler l'hypothèse que les Belges les plus (re-)traduits sont également ceux qui ont trouvé une place réelle dans le monde éditorial français – malgré son importance croissante, l'édition québécoise n'est pas encore prête à prendre le relais (ni la suisse, ni la belge...) Sont-ils avant tout édités par des maisons d'édition françaises, qui, dans certains cas, comme Jean-Philippe Toussaint aux Éditions de Minuit²⁰, sont des éléments de consécration manifestes ? Sont-ils consacrés par des prix littéraires français, tels que le Goncourt en 1937 pour Charles Plisnier, en 1958 pour Francis Walder et en 2005 pour François Weyergans, le prix Femina en 1952 pour Dominique Rolin et en 1976 pour Marie-Louise Haumont, le prix Médicis en 1987 pour Pierre Mertens, en 1996 pour Jacqueline Harpman (ex-æquo avec Jean Rolin) et en 2005 pour Jean-Philippe Toussaint et le Renaudot en 1978 pour Conrad Detrez et en 1992 pour François Weyergans ? Cette liste, exhaustive, d'auteurs belges qui ont obtenu les prix littéraires français les plus prestigieux montre que l'hypothèse est valable pour certains d'entre eux, mais ne semble pas l'être dans tous les cas. Nous avons assisté à une vague de retraductions des romans de Simenon depuis le début du XXI^e siècle avec, selon l'*Index translationum* (consulté le 15/09/2019), un pic visible en 2003 (cf. Figure 1). L'entrée de l'auteur dans la prestigieuse Bibliothèque de la Pléiade en 2003 y est-elle pour quelque chose ? D'autres motivations sont à envisager.

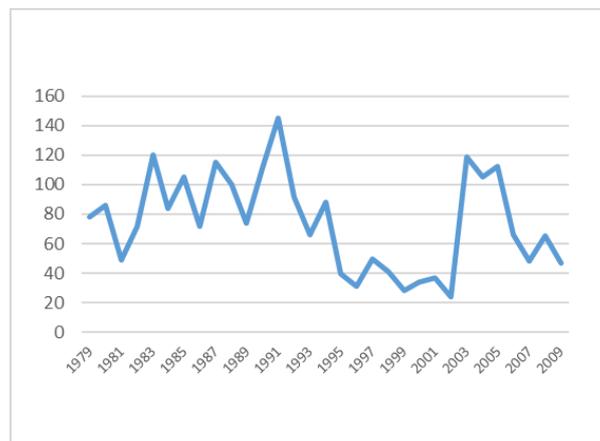


Figure 1. Nombre de traductions d'œuvres de Simenon par an

²⁰ Selon le principe de l'« effet catalogue » (Simonin, 2000, p. 416).

Bien entendu, les *preliminary translational norms* de Toury ont actuellement moins à voir avec la canonisation littéraire qu'avec les impératifs commerciaux des lois du marché (Sapiro, 2003; Šotolová, 2020). Dans la liste des cent auteurs écrivant en français les plus traduits que fournit *l'Index Translationum* (consulté le 15/09/2019), Amélie Nothomb occupe la 62^e place, mais son statut d'auteure de best-sellers est incontesté (Lacôte-Gabrysiak, 2010). L'octroi du prix Goncourt le 4 novembre 2019 n'aurait guère changé la donne dans ce cas.

La Belgique a-t-elle véritablement un rôle à jouer dans cet élan traductif ? Une consécration spécifiquement belge influe-t-elle sur les traductions ? Jean-Luc Outers, responsable du Service des Lettres et du Livre au Ministère de la Culture de la Communauté française de Belgique jusqu'en 2012 et écrivain lui-même, note à ce sujet :

[N]ombre de nos auteurs, sinon la majorité, ne sont traduits dans aucune langue. Il n'y a là rien de surprenant si ce n'est que certaines œuvres, bénéficiant pourtant chez nous d'une reconnaissance publique et critique, sont à peu près inconnues à l'étranger. (2014, p. 21)

Le prix Victor Rossel par exemple, qui récompense un roman ou un recueil de nouvelles belge, a-t-il pu avoir une influence sur le flux de traductions des œuvres primées ? Cet élément de consécration spécifiquement belge pèse-t-il dans la balance ? Rien n'est moins sûr.

La question qu'il convient peut-être de se poser concerne plutôt la façon dont la consécration belge influencerait la française, car il semblerait que c'est en premier lieu le canon parisien qui influence les décisions concernant la traduction des œuvres belges²¹. Les cultures cibles accueillent le plus souvent les auteurs belges en traduction en les présentant comme des auteurs « français » ou sans se soucier de leur nationalité.

À côté de motivations purement littéraires ou commerciales, d'autres raisons peuvent expliquer un intérêt (renouvelé) pour certains textes et auteurs. Ainsi les adaptations cinématographiques et télévisuelles sont-elles parfois invoquées : elles expliquent notamment les différentes périodes de (re)traduction des Maigret mais, vu le grand nombre d'adaptations cinématographiques, télévisuelles, voire théâtrales, il est difficile de dégager une relation de cause à effet irréfutable. Pour les seules séries en anglais, trois ont été largement diffusées : celle avec Rupert Davies (1960-1963), celle avec Michael Gambon (1992-1993) et enfin celle avec Rowan Atkinson (2018-2019). Même si les éditeurs estiment que les spectateurs se transforment inexorablement en lecteurs, les nouvelles traductions n'ont pas nécessairement le succès escompté. Dans le domaine néerlandophone, la maison d'édition De Bezige Bij a commandé, en 2014, 25 ans après la mort de l'auteur, une série de nouvelles traductions de Simenon, à des traducteurs qui comptent parmi les meilleurs de leur domaine linguistique, tels que Rokus Hofstede et Kris Lauwerys²². L'initiative, comme celle des éditeurs hongrois (Kálai, 2020), n'a pas eu le succès espéré.

Le cas d'*Escal-Vigor* de Georges Eekhoud montre que c'est avant tout une lecture *queer* qui a renouvelé l'intérêt pour ce texte de 1899, considéré comme un des premiers romans modernes où se dévoile sans fard l'homosexualité masculine (ou plutôt l'uranisme). La traduction

²¹ Il conviendrait donc également, pour ce qui est de la littérature belge, de voir comment peut prendre forme l'hypothèse de la « double consécration » formulée par Yvonne Lindqvist (1999) au sujet de la littérature caribéenne (hispanophone et francophone) en traduction. Lindqvist constate en effet que ce sont avant tout les textes qui ont été édités dans les centres littéraires espagnols et français d'une part, et qui ont connu des traductions britanniques ou américaines de l'autre, qui ont le plus de chance d'être traduits en suédois.

²² Rappelons que Rokus Hofstede a également traduit *Le jour du chien* de Caroline Lamarche et que Kris Lauwerys a traduit plusieurs romans d'Henry Bauchau. Quant à la grande entreprise de retraduction de Simenon, ils ont parlé de cette expérience lors du colloque « La Nouvelle Brachylogie : écriture scientifique, littérature, traductologie, didactique et interdisciplinarité. », UMONS, 28-29 avril 2016, sous le titre « Traduire Simenon : l'ellipse, l'écriture blanche, etc. ».

néerlandaise de Katelijne De Vuyst en 2014 est à situer dans le cadre du réseau international de la littérature *gay*. Si Eekhoud intéresse actuellement, ce n'est donc pas en tant qu'auteur *belge* mais en tant que défenseur de l'homosexualité (Rosenfeld, 2016; Peeters, 2020). La constatation pourrait être la même pour les traductions allemandes de Bourdouxhe dans un contexte féministe (cf. *supra*).

Dans quelle mesure la « belgité » des auteurs constitue-t-elle une motivation pour les traduire ? Comment ce caractère « belge » est-il rendu dans les traductions publiées ? On peut répondre à ces questions en étudiant les paratextes des traductions (Elefante, 2016). Selon l'idée d'André Lefevere (1992), chaque traduction comporte un certain degré de manipulation ou au moins de réfraction, un « texte réfracté » étant un texte conçu pour un certain public, adapté à une certaine idéologie ou pour s'inscrire dans une poétique particulière. Il convient dès lors de déterminer, entre autres, quelles sont les caractéristiques belges essentielles selon les cultures cibles, si elles concernent plutôt des clichés ou si elles traduisent une vision plus nuancée sur ce qui serait le propre d'un texte d'auteur belge.

La traduction de la littérature belge francophone emprunterait donc certaines voies déjà balisées. Mais, en creux, les traductologues étudient aussi les endroits où les traducteurs ne se risquent pas, montagnes trop hautes, eaux trop profondes qui les bloquent ou les détournent. Certains d'entre eux ont pourtant emprunté des sentiers étroits qui ont pu disparaître en cours de route... La problématique de « l'échec » mérite d'être traitée autant, si pas plus, que celle des « réussites ». Ce chantier, comme beaucoup d'autres, reste ouvert. De même que les historiens s'intéressent à l'intime sans toujours pouvoir répondre aux questions qu'ils se posent, les traductologues ne parviennent pas toujours à cerner les raisons qui motivent une traduction et sa publication. Il est encore plus compliqué de déterminer les facteurs qui y font obstacle. Pourquoi certaines traductions ne rencontrent-elles pas le succès attendu, malgré l'implication de tous les acteurs ? Simenon, indiscutablement l'auteur belge le plus traduit, ne rencontre plus un lectorat aussi fidèle qu'il y a quelques décennies à l'étranger. Serait-il simplement dépassé ? Nous ne le croyons pas. Même si nous ne prenons en compte que la période 2000-2019, il reste bel et bien le troisième auteur francophone le plus traduit, après Jules Verne et Alexandre Dumas, mais bien avant Antoine de Saint-Exupéry, Honoré de Balzac et Victor Hugo.

Outre Simenon, de nombreux autres auteurs belges plus récents sont bien accueillis à l'étranger. Mais les auteurs belges voyagent le plus souvent incognito ou sous une fausse identité. Dans le collimateur de la traduction, la littérature belge francophone continue souvent à naviguer sous pavillon français.

Conclusion

En lisant des textes venus du monde entier, lecteurs et écrivains peuvent se découvrir des affinités avec des auteurs géographiquement très éloignés et former avec eux une sorte de communauté mentale universelle. Mais défendre la « littérature-monde », sans considération de pays ni d'origine nationale ou simplement en prendre connaissance nécessite que cette littérature soit traduite. Comme l'estime Michel Le Bris, « tout romancier écrivant aujourd'hui dans une langue donnée le fait dans le bruissement autour de lui de toutes les langues du monde²³ » (2007, p. 43) et s'il écrit et crée, ce pourrait être justement en « s'arrach[ant] » (p. 36) à sa culture, et non en l'exprimant. Ces romanciers ne peuvent ignorer que, « pour entrer dans

²³ Le Bris paraphrase ainsi le titre du recueil d'essais écrits par Roland Barthes entre 1964 et 1980 et publié de manière posthume (1984).

le vaste dialogue des littératures d'aujourd'hui » (p. 36) et d'hier, il faut que les auteurs soient traduits pour être lus et s'entrelire, partout dans le monde. Et tous les auteurs ou toutes les langues sont loin d'être à égalité dans cette course à la reconnaissance internationale.

Comment rationaliser l'étude des conditions de production de la traduction autrement qu'en déterminant un corpus donné, lié à la fois à une langue et, si pas à une « nation », du moins à une aire géographico-historico-sociale donnée ? Certes, les études de traduction envisagent souvent la circulation de la littérature comme un aller simple d'une culture source à une culture cible, et non comme un échange. De plus ce déplacement suppose, dans le cas des littératures francophones comme celle de Belgique, un passage obligé par la France et ses instances de consécration. Dans la majorité des cas, les acteurs du nouveau domaine qui accueille la littérature belge francophone ne sont tout simplement pas conscients de ce déplacement antérieur. Mais ces spécificités font que le corpus francophone belge offre un terrain de recherche topique pour nuancer les points de vue couramment adoptés dans les études socio-traductologiques.

Ce corpus, certes périphérique, concerne, rappelons-le, une littérature francophone parmi les plus anciennes, et les plus riches. La période étudiée, allant de 1830 à aujourd'hui, offre un tel nombre de traductions et de retraductions qu'il permet d'affiner les analyses. Le fait que la Belgique reste toujours un territoire de premier plan pour la production de la bande dessinée, la rend également incontournable pour l'étude de la traduction de la multimodalité. L'intérêt des spécialistes pour la littérature belge francophone sous tous ces aspects est incontestable. Le volume *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes* de Béatrice Costa et Catherine Gravet (2016) et le colloque de décembre 2018 à l'Université de Mons sur le même sujet l'avaient déjà montré. Le numéro spécial de *Parallèles* dans lequel s'insère cette contribution le confirme. Mais, selon une logique habituelle en recherche, toutes les études entreprises posent autant de nouvelles questions (de recherche) qu'elles apportent de nouveaux éléments de connaissance. Bref, le « chantier belge » de la traductologie reste largement ouvert.

Et peu importe finalement si les traducteurs ou les maisons d'édition ne perçoivent pas toujours qu'un auteur est « né quelque part », en l'occurrence en Belgique. Pourvu qu'ils parlent de l'humanité à l'humanité, les textes, eux, ont la faculté de renaître partout dans le monde, et ce grâce à la traduction. C'est ce qui nous importe.

Bibliographie

- Almeida, J. D. d. (2013). *De la belgitude à la belgité : un débat qui fit date*. Bruxelles: P. Lang.
- Anamur, H. (2012). Les traductions turques de Maeterlinck. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 41, 157-162.
- Andrienne, R. (mars 1997). Les écrivains belges sont nés quelque part [dossier], *La Revue nouvelle*, 3 (105), 20-78.
- Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Barboni, T. (2013). Jacques De Decker en apesanteur linguistique. Le théâtre dans la plume, la scène dans les yeux. In C. Gravet (dir.), *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis* (pp. 77-87). Université de Mons, Service de communication écrite.
- Barré, G. (2010). La « mondialisation » de la culture et la question de la diversité culturelle : étude des flux mondiaux de traductions entre 1979 et 2002. *Redes – Revista hispana para el análisis de redes sociales*, 18(8), 183-217.
- Barreiro, C. M. (2006). Les écrivaines migrantes d'origine maghrébine en Belgique et en France : la lutte pour être et pour dire. In C. Boustani & E. Jouve (dir.), *Des femmes et de l'écriture. Le bassin méditerranéen* (pp. 161-171). Paris : Karthala.
- Barthes, R. (1984). *Le bruissement de la langue*. Paris: Éditions du Seuil.
- Bastiaensen, M. (2016). Les Habits italien d'« Ulenspiegel » : Umberto Fracchia et Charles de Coster. In C. Gravet & B. Costa (dir.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes* (Vol. 9, pp. 5-18). Université de Mons, Service de communication écrite.

- Bedabida, H. (1934). La légende d'Ulenspiegel en Italie. *Revue de littérature comparée*, 14, 331.
- Béghin, L. & Roland, H. (2014). Médiation, traduction et transferts en Belgique francophone. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 45, 7-15. Consulté le 15 septembre 2019, <http://journals.openedition.org/textyles/2529>
- Behiels, L. (2001). Amélie Nothomb en español. ¿ Traducción o neutralización? In B. Van Huffel & W. Segers (dir.), *Mélanges: vertalers en verwanten* (pp. 81-108). Anvers : Haute École Lessius.
- Berg, C. & Halen, P. (2000). *Littératures belges de langue française (1830-2000) : histoire & perspectives*. Bruxelles: Le Cri édition.
- Bertrand, J.-P., Biron, M., Denis, B. & Grutman, R. (2003). *Histoire de la littérature belge francophone (1830-2000)*. Paris: Fayard.
- Blankoff, J. (1999). Émile Verhaeren et la Russie. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 77(3), 787-793.
- Bourdieu, P. (1992). L'émergence d'une structure dualiste. In *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire* (pp. 192-233). Paris: Seuil.
- Bourdieu, P. (2002). Les conditions sociales de la circulation internationale des idées. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 5, 3-8.
- Brémond, M. (2013). Marguerite Yourcenar, traductrice universelle ? In C. Gravet (dir.), *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis* (pp. 421-440). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Burniaux, R. & Frickx, R. (1980). *La littérature belge d'expression française*. Paris: PUF.
- Buzelin, H. (2005). Unexpected allies: How Latour's network theory could complement Bourdieusian analyses in translation studies. *The Translator*, 11(2), 193-218.
- Casanova, P. (1999). *La République mondiale des lettres*. Paris: Seuil.
- Casanova, P. (2015). *La langue mondiale – Traduction et domination*. Paris: Seuil.
- Castilleja, D. (2018). La réception de Verhaeren au Mexique. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 96, 1221-1232.
- Charlier, G. & Hanse, J. (1958). *Histoire illustrée des lettres françaises de Belgique*. Bruxelles: La Renaissance du livre.
- Ciopruga, M. (2012). Maeterlinck en Roumanie. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 41, 129-141.
- Claus, H. (1983). *Het verdriet van België*. Amsterdam: De bezige bij.
- Claus, H. (1985). *Le chagrin des Belges* (A. Van Crugten, Trad.). Paris: Julliard.
- Costa, B. (2016). La traduction au service de l'écriture de l'autre: la production littéraire de Stefan Zweig durant les années Verhaeren. In C. Gravet & B. Costa (dir.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes* (Vol. 9, pp. 41-57). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- D'hulst, L. (1999). Charles De Coster, De Legende en de heldhaftige, vrolijke en roemruchte avonturen van Ulenspiegel en van Lamme Goedzak in Vlaenderlandt en elders. Vertaling en nawoord door Chris van de Poel. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 16, 128-129.
- D'hulst, L. (2005). Littéraire België in de negentiende eeuw: een land van importeurs? *Filter: tijdschrift voor vertalen en vertaalwetenschap*, 12(3), 46-51.
- D'hulst, L. (2009). Traduction et transfert : pour une démarche intégrée. *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, 22(2), 133-150.
- De Geest, D. & Meylaerts, R. (2004). *Littératures en Belgique: diversités culturelles et dynamiques littéraires*. Bruxelles: Lang.
- de la Dehesa, P. (1971). Maeterlinck en España. *Cuadernos hispanoamericanos*, 85, 572-580.
- de Lotbinière-Harwood, S. (1982). *Re-Belle et Infidèle. La traduction comme pratique de réécriture au féminin/ The body bilingual. Translation as a rewriting in the feminine*. Toronto/Montréal: Women's press/ Editions du Remue-ménage.
- Delsemme, P. (1995). Cent cinquante ans d'histoire littéraire, In R. Trousson et al. (dir.), *1920-1995. VII espace-temp littéaire* (pp.143-195). Bruxelles : Académie royale de langue et de littérature françaises.
- De Mulder, C. (2017). *Calcaire*. Arles: Actes Sud.
- Delisle, J. & Otis, A. (2016). *Les douaniers des langues : grandeur et misère de la traduction à Ottawa, 1867-1967*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Denis, B. & Badir, S. (2010). Introduction. In J.-M. Klinkenberg (dir.), *Périphériques nord : fragment d'une histoire sociale de la littérature francophone en Belgique* (pp. 5-12). Liège : Éditions de l'Université de Liège.
- Denis, B. & Klinkenberg, J.-M. (2005). *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles: Éditions Labor.
- Denissen, F. (1998). *De gigolo van Irma Ideaal. André Baillon, of een geschreven leven*. Amsterdam: Prometheus.
- Denissen, F. (1999). « Un petit Belge ». *Septentrion*, 28(2), 40-44.
- Denissen, F. (2005). Een auteur vertalen in zijn eigen moedertaal? *Filter*, 12(3), 33-37.
- Denissen, F. (2009-2010). La traduction néerlandaise des romans « flamands » d'André Baillon ou comment peut-on traduire un auteur dans sa propre langue maternelle ? *Les Nouveaux Cahiers André Baillon*, 7-8, 75-80.
- Dessy, C. (2014). Across the Channel: médiations et traductions du symbolisme littéraire belge en Grande-Bretagne (1890-1900). *Revue belge de philologie et d'histoire*, 92(4), 1327-1342.

- Dessy, C. (2017). Les vies britanniques de Verhaeren (1889-1916). *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 50-51, 119-137.
- Didier, B. (1981). *L'Écriture-femme*. Paris: PUF.
- Dimitroulia, T. & Marcou, L. (2020). Parcours grecs de deux écrivains populaires belges : Georges Simenon et Stanislas-André Steeman. *Parallèles*, 32(1), 120-139.
- Dirkx, P. (1993). Y a-t-il des classiques belges?. *Littératures classiques*, 19, 313-327.
- Dirkx, P. (1995). Paris and Amsterdam as translational go-betweens. The evolution of literary translation in Belgium after World War II. In P. Jansen (dir.) *Translation and the manipulation of discourse* (pp. 9-24). Louvain: The CERA Chair for Translation, Communication and Cultures.
- Dirkx, P. (1997). La traduction littéraire dans la Belgique du second après-guerre. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 14, 181-192.
- Dirkx, P. (2000). Une périphérie ? In C. Berg, P. Halen & C. Angelet (dir.), *Littératures belges de langue française (1830-2000) : histoire & perspectives* (pp. 341-368). Bruxelles : Le Cri édition.
- Dirkx, P. & Quaghebeur, M. (1996-1997). Entretien sur la littérature francophone de Belgique. *Francofonía*, 5-6 (*Especificidad de la literatura francófona belga*), 103-127.
- Dozo, B.-O. & Provenzano, F. (2010). Comment les écrivains sont consacrés en Belgique. *CONTEXTES. Revue de sociologie de la littérature*, 7. <https://doi.org/10.4000/contextes.4637>.
- Dubois, J. (1986). *L'Institution de la littérature*. Bruxelles-Paris: NathanÉditions Labor.
- Elefante, C. (2016). L'œuvre de Jean-Philippe Toussaint traduite et publiée en Italie : La réception d'un auteur, entre cohésion et morcellement éditorial. In C. Gravet & B. Costa (dir.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes* (pp. 139-158). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Émond, P. (1990). Émile Verhaeren et Stefan Zweig, une amitié littéraire. *Francofonía*, 18, 45-70.
- Enache, E. (2007). La réception de l'œuvre de Georges Rodenbach dans l'espace culturel roumain. *Studia Universitatis Petru Maior. Philologia*, 6, 99-106.
- Even-Zohar, I. (1997). Polysystem studies. *Poetics today*, 11(1), 7-193.
- Fernández, F. (2015). Scott Walker sings Jacques Brel: Translation, authorship and the circulation of music. *Translation Studies*, 8(3), 269-283.
- Fratta, A. S. (2019). Quand la Légende retourne à la légende. Les éditions italiennes de la Légende et leur histoire. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 54, 51-65.
- Fréris, G. (2013). Marguerite Yourcenar, traductrice du grec. In C. Gravet (dir.), *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis* (pp. 441-468). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Frickx, R. & Klinkenberg, J.-M. (1980). *La Littérature française de Belgique. Textes et travaux*. Paris/Bruxelles: Nathan/Éditions Labor.
- Gnocchi, M. C. (2001). Denissen (Frans), André Baillon. Le gigolo d'Irma Idéal. *Revue des lettres belges de langue française*, 20, 142-143.
- Godart, A. (2013). Maurice Carême : une aptitude infinie à être heureux. In C. Gravet (dir.), *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis* (pp. 13-28). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Godart, A. & Leburton, C. (2013). Alain Van Crugten traducteur, une plume sportive, coquine et galopante. In C. Gravet (dir.), *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis* (pp. 329-337). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Gonne, M. (2018). From binarity to complexity: A Latourian perspective on cultural mediators the case of Georges Eekhoud's intra-national activities. In D. Roig-Sanz & R. Meylaerts (dir.), *Literary translation and cultural mediators in 'peripheral' cultures* (pp. 263-289). Cham : Palgrave Macmillan.
- Gonne, M. & Vandemeulebroucke, K. (2014). Deux générations de médiateurs. Portraits de Charles Potvin (1818-1902) et Georges Eekhoud (1854-1927). *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 45, 29-45.
- Gouanvic, J.-M. (2006). Au-delà de la pensée binaire en traductologie : esquisse d'une analyse sociologique des positions traductives en traduction littéraire. *TTR: traduction, terminologie, rédaction*, 19(1), 123-134.
- Gouanvic, J.-M. & Schultz, L. (2010). Outline of a sociology of translation informed by the ideas of Pierre Bourdieu. *MonTI: Monografías de traducción e interpretación*, 2, 119-129.
- Gourmont, R. d. (2002). *La Belgique littéraire (réédition). Introduction de Paul Gorceix*. Bruxelles: Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique.
- Gravet, C. (2003a). De la vérité à la justice. Immigration maghrébine et autobiographie. In E. de la Torre Giménez & M. Renouprez (dir.), *L'autobiographie dans l'espace francophone I. La Belgique* (pp. 87-129). Cadix: Servicio de Publicaciones de la Universidad de Cádiz.
- Gravet, C. (2003b). Éditions du Cerisier : Saber Assal et Malika Madi. *Francofonía*, 12, 239-240.
- Gravet, C. & Costa, B. (2016). *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes*. (Vol. 9). Université de Mons, Service de Communication écrite.

- Gravet, C. & Halen, P. (2000). Sensibilités post-coloniales. In C. Berg, P. Halen & C. Angelet (Eds.), *Littératures belges de langue française (1830-2000) : histoire & perspectives* (pp. 543-566). Bruxelles : Le Cri édition.
- Gravet, C. & Hannachi, B. (2016). « La Bible selon Le Chat » : entre provocation et légèreté. In C. Gravet & B. Costa (dir.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes* (pp. 209-249). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Grawez, D. (1996). Littérature et conceptions historiographiques en Belgique francophone. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 13, 112-135.
- Grutman, R. (2015). Francophonie et autotraduction. *Interfrancophonies, revue des littératures et des cultures d'expression française*, 6. Consulté le 15 septembre 2019, www.interfrancophonies.org/images/pdf/numero-6/1_Grutman_Interfrancophonies_6_2015.pdf
- Grutman, R. (2017). Babel in (spite of) Belgium: Patterns of self-translation in a bilingual country. In O. Castro, S. Mainer & S. Page (dir.), *Self-translation and power: Negotiating identities in European multilingual contexts* (pp. 25-50). Londres: Palgrave Macmillan.
- Grutman, R. (2020). Tintin au pays des traductions. *Parallèles*, 32(1), 176-193.
- Grutman, R. & Van Bolderen, T. (2014). Self-translation. In S. Bermann & C. Porter (dir.), *A companion to translation studies* (pp. 323-332). Oxford: John Wiley & Sons.
- Gullentops, D. (1999). La réception de Verhaeren aux Pays-Bas. *Revue belge de philologie et d'histoire*, 77(3), 739-750.
- Gunnesson, A.-M. (2005). *Écrire à deux voix: Eric de Kuyper, auto-traducteur*. Bruxelles: Peter Lang.
- Hanlet, C. (1946). *Les écrivains belges contemporains de langue française, 1800-1946* (Vol. 1). Liège: H. Dessain.
- Hanotte, X. (2010). Création et traduction. In S. Klimis, I. Ost & S. Vanasten (dir.), *Translatio in fabula. Enjeux d'une rencontre entre fictions et traductions* (pp. 273-284). Bruxelles: Facultés universitaires Saint-Louis.
- Hanse, J. (1992). *Naissance d'une littérature*. Bruxelles: Éditions Labor.
- Heilbron, J. & Sapiro, G. (2007). Outline for a sociology of translation. Current issues and future prospects. In M. Wolf & A. Fukari (dir.), *Constructing a sociology of translation* (pp. 93-107). Amsterdam: John Benjamins.
- Henry, K. & Hoa, W. (2020). La traduction de Maeterlinck dans la Chine républicaine (1911–1949) : vue panoramique. *Parallèles*, 32(1), 83-102.
- Ignatieva, K. (2016). Amélie Nothomb traduite par Nina Khotinskaïa : maîtrise de la traductrice. Le fabuleux destin d'Amélie Nothomb en Russie. In C. Gravet & B. Costa (dir.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes* (pp. 5-18). Université de Mons, service de Communication écrite.
- Joiret, M. & Bernard, M.-A. (1999). *Littérature belge de langue française*. Bruxelles: Hatier.
- Kaindl, K. (2010). Comics in translation. In Y. Gambier & L. Van Doorslaer (dir.), *Handbook of translation studies* (Vol. 1, p. 36-40). Amsterdam: Benjamins.
- Kálai, S. (2020). Les traductions hongroises de *Maigret*. *Parallèles*, 32(1), 140-153.
- Klinkenberg, J.-M. (1981). La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique. *Littérature*, 44(4), 33-50.
- Klinkenberg, J.-M. (2013). *Petites mythologies belges*. Bruxelles: Les impressions nouvelles.
- Labes, B. (1995). *Guide Mont Blanc 1996 des prix et concours littéraires*. Paris: Le Cherche midi.
- Lacôte-Gabrysiak, L. (2010). « C'est un best-seller ». Meilleures ventes de livres en France de 1984 à 2004. *Communication*, 27(2), 187-216. <https://doi.org/10.4000/communication.3130>
- Lallemand, A. (27 février 2019). Lost in translation. *Le Soir*. Consulté le 15 septembre 2019, <https://plus.lesoir.be/209278/article/2019-02-27/le-college-de-seneffe-lost-translation>
- Latour, B. (2005). *Reassembling the social: An introduction to actor-network-theory*. Oxford University Press.
- Le Bris, M. (2007). Pour une littérature-monde en français. In M. Le Bris & J. Rouaud (dir.), *Pour une littérature-monde* (pp. 23-53). Paris: Gallimard.
- Le Bris, M. & Rouaud, J. (2007). *Pour une littérature-monde*. Paris: Gallimard.
- Lefevere, A. (1992). *Translation, rewriting, and the manipulation of literary fame*. Londres: Routledge.
- Leijnse, E. (1995). *Symbolisme en nieuwe mystiek in Nederland voor 1900: een onderzoek naar de Nederlandse receptie van Maurice Maeterlinck: met de uitgave van een handschrift van Lodewijk van Deyssel* (Vol. 262). Genève: Librairie Droz.
- Lievois, K. & Bladh, E. (2016). La littérature francophone en traduction : méthodes, pratiques et histoire. *Parallèles*, 28(1), 3-27. <https://doi.org/10.17462/para.2016.01.01>
- Lindqvist, Y. (1999). Translation bibliomigrancy: The case of contemporary Caribbean literature in Scandinavia. *European Journal of Social Theory*, 2, 429-444.
- Llanas, M. & Pinyol, R. (2014). La présence de Verhaeren, Rodenbach et Maeterlinck en Catalogne jusqu'en 1939. Critiques, traducteurs, éditeurs et revues. *Bulletin hispanique. Université Michel de Montaigne Bordeaux*, 116(1), 349-361.
- Low, P. (2008). Translating songs that rhyme. *Perspectives: Studies in Translatology*, 16(1-2), 1-20.

- Luc, A.-F. (1990). *Le naturalisme belge*. Bruxelles: Labor.
- Luffin, X. (2011). Une littérature en arabe à Bruxelles ? *La Revue nouvelle*, 1. Consulté le 9 septembre 2019, <https://www.revue nouvelle.be/Une-litterature-en-arabe-a-Bruxelles>
- Mabanckou, A. (18 mars 2006). La francophonie, oui, le ghetto : non ! *Le Monde*. Consulté le 15 septembre 2019, https://www.lemonde.fr/idees/article/2006/03/18/la-francophonie-oui-le-ghetto-non_752169_3232.html
- Maingueneau, D. (2016). *Trouver sa place dans le champ littéraire*. Louvain-la-Neuve: Academia L'Harmattan.
- Malingret, L. (2016). Amélie Nothomb en galicien : l'arbre qui cache la forêt ? In C. Gravet & B. Costa (dir.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes* (pp. 105-116). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Marx, J. (2001). Verhaeren et ses traducteurs anglais. *Revue de littérature comparée*, 299(3), 443-454. Consulté le 10 septembre 2019, <https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2001-3-page-443.htm>
- Mateo, M. (2012). Music and translation. In Y. Gambier & L. Doorslaer (dir.), *Handbook of translation studies* (Vol. 3, pp. 115-121). Amsterdam: Benjamins.
- Meyers, C. (2016). Traduire Amélie Nothomb en danois et en anglais : de l'art du transfert et de l'adaptation. In C. Gravet & B. Costa (Eds.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes* (pp. 117-144). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Meylaerts, R. (2005). 175 jaar intra-Belgische relaties: nog steeds een blinde vlek? *Filter: tijdschrift voor vertalen en vertaalwetenschap*, 12(3), 25-32.
- Meylaerts, R. (2011). Stijn Streuvels en Camille Melloy: schrijven en vertalen in België. *Zacht Lawijd*, 10(2), 49-69.
- Meylaerts, R. & Capelle, A. (1995). Interactions littéraires entre la Flandre et la Wallonie au cours des années quatre-vingt. *Liber. Revue internationale des livres*, 21-22, 30-31.
- Morelli, A. (1996). *Rital-littérature anthologie de la littérature des italiens de Belgique*. Cuesmes: Éditions du Cerisier.
- Mus, F., Meylaerts, R. & D'hulst, L. (2007). « Sire, y a-t-il des Belges? » Un siècle de relations littéraires intra- et internationales en Belgique (1850-1950). Présentation d'un projet de recherche. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 32-33, 224-233.
- Nachtergaele, V. (1992). La réception du symbolisme franco-belge en Flandre. *Oeuvres et critiques*, 17, 19-39.
- Nannoni, C. (2016). Traduire *Rue des Italiens* de Girolamo Santocono: quand langues et dialectes s'invitent à la "fête du verbe". In C. Gravet & B. Costa (Eds.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des oeuvres et des personnes* (pp. 59-81). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Niedokos, J. (2017). Émile Verhaeren et Kazimierz Filip Wize. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 50-51, 103-118. <https://doi.org/10.4000/textyles.2766>
- Oliver, J. M & Curell, C. (2003). Ejercicios de traducción poética: « Sous le soleil » de Max Elskamp. *Anales de Filología Francesa*, 12, 305-322.
- Outers, J.-L. (2014). Avant-propos. Les auteurs belges de langue française et la traduction. In S. Ricciardi (dir.), *Les Belges infidèles. Écrivains belges de langue française traduits en Italie* (pp. 17-22). Bruxelles : Les éditions du Hazard.
- Palleske, S. O. (1938). *Maurice Maeterlinck en Allemagne*. Paris: Les Belles Lettres.
- Parent, S. (2013). François Jacqmin, entre langue maternelle et langue d'adoption : la pratique de la poésie à la lumière de l'entreprise de traduction. In C. Gravet (dir.), *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis* (pp. 185-197). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Passa Porta. Consulté le 10 septembre 2019, <https://www.passaporta.be/fr/about>.
- Peeters, K. (2020). Du national au transl/national. Escal-Vigor (1899) et sa traduction en néerlandais (2014). *Parallèles*, 32(1), 103-119.
- Pym, A. (1996). Venuti's visibility. *Target*, 8(1), 165-177.
- Quaghebeur, M. (1982). Balises pour l'histoire des lettres belges de langue française. In M. Quaghebeur, A. Spinette, & L. Wouters (dir.), *Alphabet des Lettres belges de langue française* (pp. 9-202). Bruxelles: Association pour la promotion des Lettres belges de langue française.
- Quaghebeur, M. (1990). *Lettres belges entre absence et magie*. Bruxelles: Éditions Labor.
- Quaghebeur, M. (1995). Spécificités des Lettres belges de langue française. In J. Blancart-Cassou (dir.), *La littérature belge de langue française: au-delà du réel...* (pp. 11-22). Paris: L'Harmattan.
- Quaghebeur, M. (1998). *Balises pour l'histoire des lettres belges de langue française*. Bruxelles: Labor.
- Renard, R. (1956). *La diffusion de l'œuvre de Maeterlinck en Italie*. Gand: Impr. Snoeck-Ducaju.
- Renard, R. (1959). *Maurice Maeterlinck et l'Italie : renommée et influence*. Paris: M. Didier.
- Roe, D. (2000). Max Elskamp et son premier traducteur anglais. Correspondance inédite avec Jethro Bithell. *Les Lettres Romanes*, 54(3-4), 211-231.

- Roig-Sanz, D. & Meylaerts, R. (2018). *Literary translation and cultural mediators in 'peripheral' cultures: Customs officers or smugglers?* Cham : Palgrave Macmillan.
- Roland, H. (2012). Maeterlinck et les pays de langue allemande. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 41, 163-171.
- Roland, H. (2013). Maurice Maeterlinck: traducteur, médiateur et poète. In C. Gravet (dir.), *Traductrices et traducteurs belges : portraits réunis* (pp. 237-263). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Roland, H. (2017). Un Verhaeren expressionniste. La traduction allemande des Blés mouvants (Die wogende Saat, 1914-1917) par Paul Zech. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 50-51, 89-102.
- Rosenfeld, M. (2016). Escal Vigor – A novel from the French of George Eekhoud. Comment traduire l'« innommable ». In C. Gravet & B. Costa (dir.), *Traduire la littérature belge francophone. Itinéraires des œuvres et des personnes* (pp. 25-40). Université de Mons, Service de Communication écrite.
- Šajkevič, A. J. A. (1992). Bibliometric analysis of Index Translationum. *Meta*, 37(1), 67-96.
- Sapiro, G. (2003). The literary field between the state and the market. *Poetics*, 31, 441-464. <https://doi.org/10.1016/j.poetic.2003.09.001>
- Simeoni, D. (1998). The pivotal status of the translator's habitus. *Target*, 10(1), 1-39.
- Simon-Pierret, J. P. & Ynduráin, F. (1983). *Maeterlinck y España*. Madrid: Universidad Complutense de Madrid.
- Simonin, A. (2000). La mise à l'épreuve du nouveau roman. Six cent cinquante fiches de lecture d'Alain Robbe-Grillet (1955-1959). *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 55(2), 415-437.
- Šotolová, J. (2020). La littérature belge francophone à travers les traductions tchèques. *Parallèles*, 32(1), 28-50.
- Tack, L. & Marzo, S. (2003). La circulation européenne des lettres belges In J.-P. Bertrand, M. Biron, B. Denis & R. Grutman (dir.), *Histoire de la littérature belge francophone (1830-2000)* (pp. 239-247). Paris: Fayard.
- Toury, G. (1995a). *Descriptive translation studies and beyond*. Amsterdam: Benjamins.
- Toury, G. (1995b). The nature and role of norms in translation. In L. Venuti (dir.), *The translation studies reader* (pp. 198-211). New York: Routledge.
- Translationum, I. World Bibliography of Translation. Consulté le 1^{er} septembre 2019, www.unesco.org/xtrans/bsform.aspx
- Trousseau, R. (1983). Les avatars d'une réception critique : *La Légende d'Ulenspiegel* de Charles de Coster. *Romanische Forschungen*, 95(1-2), 55-80. Consulté le 10 septembre 2019, <https://www.jstor.org/stable/27939116>
- Trousseau, R. (1999). Charles de Coster, la « Légende d'Ulenspiegel » et l'Espagne. In *Actes du VII^e colloque de l'Association des professeurs de français de l'Université espagnole. Cadix. Février 1998* (pp. 11-13) Cadix : Université de Cadix Service de Publications.
- Tsoutsoura, M. (2012). Les Grecs et « le plus fascinant des Barbares » : de la parodie à la modernité. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 41, 87-98.
- Vandenborre, K. (2012). La réception picturale et poétique de Maeterlinck en Pologne : Witold Wojtkiewicz et Jerzy Harasymowicz. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 41, 115-128.
- Vauthier, B. (2012). Le premier théâtre de Maeterlinck en Espagne. Retour sur une réception bicéphale. *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, 41, 99-114.
- Venuti, L. (1995). *The translator's invisibility*. New York: Routledge
- Verbeke, F. (2015). Self-translation in Belgium: Exploring the unexplored. Conférence lors du colloque *Self-translation Global and Local*, Vitoria-Gasteiz, Espagne, 26-27 février. <https://doi.org/10.13140/RG.2.1.1562.5206/1>
- Zanettin, F. (2008). *Comics in translation*. Manchester: St. Jerome.



Catherine Gravet

Université de Mons
Faculté de Traduction et d'Interprétation – École d'Interprètes internationaux
Service de Communication écrite
Avenue du Champ de Mars 17
7000 Mons
Belgique

catherine.gravet@umons.ac.be

Biographie : Catherine Gravet enseigne la langue française, orale et écrite, l'histoire de la traduction, la traductologie, l'histoire de la littérature francophone de Belgique, les littératures francophones, la méthodologie de l'enseignement du français langue étrangère et les études de genre à la Faculté de Traduction et d'Interprétation (bachelier, master, master de spécialité, agrégation) et à l'Institut de recherche en sciences et technologies du langage (IRSTL). Ses recherches et publications portent sur l'histoire de la littérature belge francophone et l'histoire de la traduction, parfois sous l'angle d'études de genre. Elle est secrétaire du Centre interdisciplinaire d'Études philosophiques de l'Université de Mons (Ciéphum) qui publie la revue Cahiers internationaux de symbolisme.

Site : <http://staff.umons.ac.be/catherine.gravet/pubsfr.html> et
<https://sharepoint1.umons.ac.be/FR/universite/partenaires/ciephum/Pages/default.aspx>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.



 Katrien Lievois

Université d'Anvers
Département de Traduction et d'Interprétation
Grote Kauwenberg 18
2000 Antwerpen
Belgique

katrien.lievois@uantwerpen.be

Biographie : Katrien Lievois est chargée de cours dans le Département des Traducteurs et Interprètes de la UAntwerpen (Université d'Anvers, Belgique). Elle y enseigne des cours de langue et de civilisation françaises et de traductologie littéraire. Ses travaux portent sur la traduction du texte postcolonial, ainsi que sur la traduction de l'ironie et de l'intertextualité dans la littérature française et francophone. Elle est membre de la rédaction de la revue *Linguistica Antverpiensia NS – Themes in Translation Studies* (lans-tts.uantwerpen.be) et membre du comité de lecture de plusieurs revues (traductologiques).

Site : www.uantwerpen.be/nl/personeel/katrien-lievois/site-personnel/



This work is licensed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License.